

CHAPITRE PREMIER

Je suis caché sous les frondaisons au bord d'une clairière lorsque des coups de feu troublent la quiétude du petit matin. Le cerf majestueux a un violent sursaut et s'écroule sur la neige. Je reconnais immédiatement l'effet de balles explosives.

Je suis abasourdi. Depuis des jours, toute mon attention était absorbée par ce fier animal. Allongé des heures durant dans la neige, je l'ai observé dans le silence de la forêt. Pas plus tard qu'hier, à la même heure, je suis parvenu, par une approche prudente, à prendre quelques photos des attitudes à la fois puissantes et élégantes de l'imposante bête.

Déjà, l'hiver du Canada du Nord s'est installé. Il y a quelques instants à peine, mon cerf royal s'était avancé à pas prudents dans la clairière abritée des vents et dépourvue de congères où il pouvait encore trouver de la nourriture. Et c'est au moment même où j'allais appuyer sur le déclic qu'ont éclaté des

coups de feu. Un inconnu vient de vider le chargeur entier de son arme automatique !...

Je suis encore figé au pied du sapin, à trente mètres à peine de l'animal abattu, m'efforçant de conserver mon calme, lorsqu'un groupe d'individus sort en riant de la forêt. À leur tête, un homme obèse, vêtu d'une pelisse de luxe, qui le rend moins ridicule qu'antipathique, s'avance dans la neige profonde en soufflant comme un phoque. Les hommes de sa suite, flagorneurs et obséquieux, rivalisent de propos admiratifs pour flatter le chasseur, un personnage apparemment considéré et influent.

— Un coup de maître, señor Kastro ! s'écrie un jeune homme. Insurpassable, vraiment ! Jamais je n'aurais réussi un coup pareil, droit au cœur !

Le gros sourit, très flatté. Le souffle court, il s'arrête devant la bête. Tout en examinant son tableau de chasse, il déclare n'en vouloir que les bois, demandant si quelqu'un sait comment détacher la « patère » du reste du crâne. Cette remarque suscite une hilarité générale. Je me tiens coi, ne comprenant pas les raisons de tant de gaieté. Je sens monter en moi un sentiment de dégoût et d'amertume envers l'humanité tout entière.

Des souvenirs pénibles m'envahissent brusquement. Je me revois, aux commandes d'un chasseur lunaire, piquant sur un cratère ; devant mes yeux res-

suscite l'enfer de flammes déclenché par la bombe à hydrogène que je viens de lâcher.

Il y a quelque quatre semaines, un vaisseau de transport m'a ramené de la Lune. Au quartier général du Département Anti-espionnage Scientifique, le médecin-chef, après examen, a conseillé au général Reling de m'accorder au moins un mois de repos dans une région à l'écart de toute présence humaine.

Le 26 octobre 2002, deux heures après cette entrevue, j'ai pris l'avion mis à ma disposition pour filer à deux fois la vitesse du son vers le nord, là où je trouverais le calme et la solitude propices à la récupération de mes forces et au repos de mon esprit. Je devais me distancier des événements passés.

Au Canada, j'ai loué pour quelques semaines une cabane sise au bord du Grand Lac de l'Esclave, à quinze kilomètres au sud de Fort Rae.

Depuis ce moment, j'ai vécu dans une solitude complète. Dans la journée, je parcourais les forêts sans fin et, le soir, assis devant le feu vivant de l'âtre, j'écoutais le chant sauvage de la tempête ; peu à peu, je recouvrais mon équilibre et une grande paix m'envahissait.

Au cours de mes randonnées, j'avais découvert le charme des animaux de la forêt et remplacé mes fusils de chasse par des appareils photographiques. J'ai vécu des journées merveilleuses... auxquelles cet in-

cident vient de mettre fin.

Je déguerpis en silence, soudainement honteux d'être un humain, traversant la forêt à grandes enjambées sur mes raquettes de neige. Je dois me rendre à l'évidence : la solitude n'existe plus nulle part sur ce monde. Même les contrées le plus à l'écart sont infestées d'hommes. Mon congé de convalescence me paraît soudain dépourvu de sens et je décide de quitter les lieux aujourd'hui même. Je n'ai plus rien à y chercher.

Il me faut trois heures pour atteindre les rives du lac gelé. Longtemps, je contemple le tableau qu'il offre à mes yeux, mais la vision du cerf mourant ne me quitte pas et les coups de feu continuent de résonner dans mes oreilles.

Lentement, je reprends mon chemin. Une demi-heure plus tard apparaît devant moi la petite colline au bord du lac, au sommet de laquelle se trouve la cabane en bois que le vieil homme a mise à ma disposition.

Le moment est vraiment particulier. La scène de chasse m'a secoué. Ma réaction n'est pas convenable pour un homme comme moi, je conçois des pensées qui sont même plus que dangereuses pour ma profession. Je me suis montré inconscient au point d'approcher de la cabane sans aucune mesure de précaution. C'est assez curieux de m'en rendre compte

maintenant, après avoir vécu trois semaines sans penser à ma sécurité. Une brève introspection m'amène à conclure que les coups de feu m'ont arraché à ma quiétude et rendu à la réalité.

Alors que je suis arrêté et que je regarde pensivement le paysage enneigé, une voix retentit à proximité :

— Si j'étais quelqu'un qui n'aime pas un certain capitaine du D.A.S., vous seriez mort depuis un bon moment déjà...

Subitement revenu de mes rêveries, ma main droite se porte instinctivement vers mon aisselle gauche – l'endroit où, d'ordinaire, je porte mon arme de service. Je heurte douloureusement ma caméra de prise de vues et je pousse un juron à mi-voix. Y fait écho cette voix familière et désapprobatrice que je ne connais que trop bien. Au même instant s'ouvrent les volets de bois et la tête inoubliable d'un homme grisonnant apparaît dans l'embrasure de la fenêtre.

Le général Arnold G. Reling, chef suprême du Département Anti-espionnage Scientifique, n'a pas changé d'un poil. Lentement, je baisse le bras en dissimulant mes efforts pour avaler ma salive. Sans me laisser le temps de revenir de ma surprise, le Vieux m'apostrophe rudement :

— Vous êtes bien le premier type du D.A.S. qui ait réussi à m'en boucher un coin ! Vous n'êtes pas de-

venu fou ? Nous nous débattons dans une lutte sans merci et pendant ce temps vous vous promenez dans la nature sans la moindre arme. Je vous ai envoyé au Canada parce qu'on me l'a conseillé. Mais si votre boulot sur la Lune a émoussé vos nerfs à ce point-là, j'aurais mieux fait de vous expédier en Chine : il y a pas mal à faire, là-bas. Où est votre micro-émetteur, m'ôssieur Konnat ?

Le Vieux fait le cynique. Je m'étais attendu à tout, sauf à l'apparition inopinée de l'homme le plus puissant du monde occidental. Quels peuvent être les motifs qui ont poussé Reling à se hasarder dans les solitudes du Canada du Nord ?

— Où est votre micro-émetteur ? répète-t-il d'une voix accusatrice.

Quand le Chef fait usage de ce ton péremptoire, il ne sert à rien de vouloir tergiverser. Mieux vaut trouver rapidement une explication logique – et de préférence une explication qui ne soit pas une excuse. Cette fois, c'est sans hésiter que je réagis :

— Dans la cabane, Monsieur !

— Oublié, n'est-ce pas ? me renvoie-t-il du tac au tac.

— Je vous en prie, Monsieur ! réponds-je, indigné. Je n'ai pas emporté l'émetteur parce que sa présence aurait gêné l'expérience que j'avais entreprise dans l'intérêt du D.A.S.

Le général essaie de saisir le sens de mes paroles. Il me jette un regard à la fois intrigué et méfiant.

— Quelle expérience ?

Je dois me retenir de rire, sachant que ce logicien implacable ne sera pas dupe de mon explication. Relling a le sens de l'humour, mais il faut toucher la corde sensible.

— J'ai observé un cerf effarouché et l'on sait combien c'est difficile. J'ai pu m'approcher à une distance de trente mètres sans me faire repérer. Pour moi, c'était un exercice dans le cadre de notre formation sportive.

Je toussote légèrement. La face du Vieux reste im-pénétrable.

— Continuez, mon cher ! Quel rapport avec l'émetteur que vous êtes tenu d'avoir constamment sur vous, afin que l'on puisse vous appeler dans n'importe quelle circonstance, même si vous êtes en congé ? Pourquoi avez-vous délibérément abandonné l'appareil dans votre cabane ?

Je m'éclaircis la voix, décidé à oser une énormité.

— Monsieur, voici quelques jours, j'ai assisté, à la TV, à une émission où il était question de la sensibilité du cerveau animal à l'égard des ondes ultra-courtes. Le conférencier a prétendu qu'un animal sauvage se sauverait immédiatement en présence d'un émetteur à ondes courtes. Pour réussir mon

exercice, il me fallait donc opérer sans cet émetteur. Sinon, le cerf aurait détalé et je n'aurais pu l'observer ni me rendre compte, du même coup, de ma forme physique.

Le chef reste parfaitement maître de soi, mais ses yeux gris étincèlent.

— Bon, voilà donc la raison. Et pourquoi ne portez-vous pas d'arme, comme c'est réglementaire ?

— Cela aussi était intentionnel, Monsieur. Un cerf rusé flaire les armes à dix kilomètres.

— Qui prétend cela ? renvoie-t-il.

Je vois ses joues se colorer.

— Moi, Monsieur. (En dépit du temps froid, je sue à grosses gouttes.) Hier encore, je portais mon arme sur moi et le cerf a immédiatement pris la fuite. C'était sûrement un spécimen très spécial, Monsieur.

Un instant plus tard, le général Reling se prend à rire, puis il prononce quelques paroles que la bienséance m'interdit de répéter.

Après que je suis entré dans la petite pièce de séjour et tandis que je m'affaire à me débarrasser de ma pelisse, il assène :

— Konnat, vous êtes le plus fieffé menteur que j'aie jamais rencontré de ma vie. Pour être précis, je devrais faire capturer la bête pour constater si elle est vraiment aussi spéciale que vous le dites.

— Elle *l'était*, Monsieur. Car voici quelques heures,

elle a été abattue par un soi-disant chasseur qui s'est servi d'une carabine automatique à balles explosives.

Le Vieux devient grave, preuve qu'il est un excellent psychologue.

— Ah ! c'était donc cela ! Voilà pourquoi vous êtes arrivé ici comme quelqu'un qui a vu la proie lui passer sous le nez ! L'affaire vous a tellement ému ?

— J'aurais pu tuer le type qui a fait cela ! dis-je furieux.

Cette fois, il ne doute pas de ma sincérité. Mais le général Reling ne serait pas chef du D.A.S. s'il n'exigeait pas aussitôt d'autres détails :

— Qui était ce type ? Faisait-il simplement partie d'un groupe de chasseurs ou a-t-il agi sur ordre de gens qui ont peut-être appris la présence ici d'un capitaine du D.A.S. en vacances ?

— Je ne les ai jamais vus auparavant, Monsieur. Les coups de feu ont été pour moi une surprise totale. Les hommes présents ont admiré l'adresse du tireur et se sont répandus en flatteries de bas étage.

— Et qu'en déduisez-vous, Konnat ?

— Il faut croire qu'il s'agit d'un personnage important, bourré d'argent, et qui a le bras long. Il était entouré de flagorneurs. C'est pourquoi je suis certain que sa présence n'a rien à voir avec moi. Un homme influent ne s'abaisse pas à faire le mouchard. Il reste en coulisse et se sert d'hommes de paille. Je crois que

c'est plutôt par hasard qu'il a abattu mon ami.

Le général me regarde longuement.

— Tiens, tiens ! votre ami ! Nous avons la chance de nous trouver dans la forêt canadienne. Au quartier général, il vous faudrait mieux choisir vos termes.

— C'est certain, Monsieur !

Le regard du général me rend pensif. J'oserais presque affirmer que cet homme implacable, que je connais pourtant bien, ressent de l'émotion. Mais Reling reste parfaitement maître de soi et je ne peux lire dans ses pensées. L'étincelle que j'ai perçue disparaît et sa voix devient neutre, si bien que je me retrouve sur un terrain familier.

— Konnat, je vais passer l'éponge sur certaines choses. Ce séjour hivernal au Canada vous a apporté la détente nécessaire. Mais je m'étonne parce que vous ne posez aucune question.

Je hoche la tête et jette quelques bûches dans le feu.

— Le temps se remettra bientôt à la neige, Monsieur.

Il rit doucement et m'observe à travers la fente de ses yeux. L'instant d'après, mon arme, que j'avais laissée sur une petite table près de la cheminée, est dans mon poing, braquée vers la porte qui s'est ouverte sans bruit. L'homme qui vient d'apparaître dans l'embrasement lève les deux mains. Reling mur-

mure quelques mots indistincts.

— Bien, je voulais en avoir le cœur net. Votre réaction était parfaite ! Baissez votre arme. Voici le lieutenant Miller, que vous connaissez sous le code TS-19.

J'ai, moi aussi, reconnu le jeune homme qui se tient devant moi en souriant, une lourde carabine automatique en bandoulière sur sa poitrine. Il me tend la main.

— Bonjour, capitaine, comment allez-vous ?

Sa visite me fait réellement plaisir et je l'accueille cordialement.

Lui excepté, il n'existe au D.A.S. que trois autres personnes à m'avoir vu sans mon masque biosynthétique réglementaire. Cela dit, il ignore mon vrai nom comme, du reste, j'ignore le sien, car il ne s'appelle évidemment pas Miller. Mais nous avons l'habitude de ce genre de cachotteries. Le souci de leur sécurité recommande aux agents du D.A.S. de garder l'anonymat dans toute la mesure du possible.

La dernière fois, nous avons collaboré sur la Lune, où il a assuré la liaison avec la Terre.

— Rien à signaler, Miller ? demande le Vieux.

Mon collègue secoue la tête.

— Rien, Monsieur, il n'y a personne aux alentours. Nous sommes aussi seuls ici qu'au quartier général.

Ces paroles me font dresser l'oreille. Non sans in-

quiétude, je pense à mes vacances, qui n'ont duré que trois petites semaines. Tout semble indiquer un nouveau départ en commando, et ma quatrième semaine de repos est sans doute fichue.

Le chef du D.A.S. m'observe attentivement, mais je parviens à dissimuler ma surprise de le voir à l'improviste, bien qu'en réalité je sois dévoré de curiosité. Pour autant que je sache, c'est bien la première fois que l'homme le plus puissant des États-Unis rend visite à un de ses agents en vacances.

Jusque-là, ses ordres me sont toujours parvenus par voie écrite, après quoi, par toutes sortes de détours, j'étais convoqué dans le cabinet de travail du général pour recevoir des instructions détaillées. Cette fois, les événements se déroulent différemment, ce qui me remplit d'inquiétude.

Le général Reling s'assied sur l'un des deux tabourets rustiques et me désigne l'autre.

— Miller, postez-vous à la fenêtre là, devant, et surveillez les environs. J'aimerais parler sans témoins et sans être dérangé. Compris ?

— À vos ordres, Monsieur ! répond mon collègue en vérifiant le chargeur de sa carabine.

Je manque trahir ma nervosité en émettant un sifflement étonné, ce qui aurait été du plus mauvais effet en présence du chef. À ce stade de notre rencontre, je ne peux me permettre d'oublier que j'ai en

face de moi le responsable suprême de la sécurité des États-Unis.

— J'apprécie votre discipline, Konnat, et le fait que, jusqu'à présent, vous n'ayez posé aucune question concernant ma présence ici, commence le général.

Il bourre sa pipe sans me quitter du regard.

— Bon, je suis donc venu et vous pensez bien que ce n'est pas sans une raison précise. Vous savez aussi que je n'aime pas les complications, je les évite autant que possible. Et c'est pourquoi je suis ici où personne ne nous dérange. Écoutez-moi bien.

Il se lève et s'approche d'un volumineux objet parallélépipédique en matière plastique dont je n'avais pas encore remarqué la présence. Sans doute l'a-t-il apporté lui-même. C'est une sorte d'armoire dont il actionne un petit levier, faisant tomber un panneau frontal. La seconde d'après, j'ai braqué mon arme de service. Frappé d'épouvante, je contemple de mes yeux écarquillés un être horrible poussant des cris inarticulés.

La créature veut bondir hors de sa cage, mais est retenue par un fort filin d'acier. En hurlant, elle frappe l'entrave de ses pattes griffues ; ses incisives démesurées s'attaquent avec une rage impuissante au dur métal. La tête recouverte d'écaillés, le pelage verdâtre, le monstre me fixe de ses yeux étincelants. Sa

taille est celle d'un gros berger allemand.

Reling aussi a son arme à la main, mais ne se départ pas de son calme. Ce n'est sans doute pas la première fois qu'il voit cet être repoussant. Soudain, celui-ci se tait et se ramasse pour bondir !

— Ne tirez pas, capitaine, profère le Vieux, j'ai encore besoin de ce spécimen unique. Son collier tiendra bon ! Que pensez-vous de cette bête ?

Miller est immobile devant sa fenêtre. Son visage ne trahit aucune émotion. Il en sait certainement plus long que moi.

— Ce que j'en pense ?

Je tiens toujours mon Thermorak, chargé de mortelles balles explosives autopropulsées, toujours braqué sur l'horrible bête qui me jette des regards sournois.

— Eh bien, répondez, capitaine !

— Bon, voici ma réponse. Si je ne savais pas qu'en l'état actuel des choses nos astronautes ne peuvent pas dépasser la Lune, je dirais qu'ils ont réussi à se poser sur Vénus et à ramener un spécimen de la faune locale. Cette bête se présente comme un croisement entre un tigre préhistorique et un saurien carnivore. Je n'en saurais dire davantage.

— Et c'est bien suffisant, remarque Reling avec un sourire ambigu. Votre réponse est caractéristique et conforme à l'opinion d'autres personnes qui ont,

comme vous, subi les douze années de formation spéciale au D.A.S. Et que diriez-vous si je vous déclarais que ce monstre est né d'une chatte domestique ?

Je le dévisage, les yeux ronds.

— Voulez-vous dire qu'il s'agit d'une mutation ?

Ma voix n'est qu'un murmure.

— Oui, cette bête est le résultat d'une mutation, opine Reling. Quand avez-vous suivi votre dernier cours d'enseignement radiobiologique ?

— Immédiatement après le cours de remise à niveau en physique nucléaire, c'est-à-dire voilà six semaines, juste avant ma mission lunaire.

— Bon, vous savez donc parfaitement ce qu'est une mutation. Alors, ne vous privez pas de poser des questions ! Il m'intéresse de savoir ce que vous en pensez !

J'éclate d'un rire embarrassé et constate que mon collègue sursaute. Selon toute apparence, il n'est pas aussi détendu qu'il n'en donne l'air. La bête feule et tire à nouveau violemment sur son filin. Je ne lâche pas mon arme : ce monstre me paraît bien plus dangereux qu'un tigre royal du Bengale, la beauté et l'élégance en moins. Il ne m'inspire que de l'épouvante.

— Puisque vous me demandez des questions, je voudrais savoir où vous avez pu dénicher ce chat à écailles. D'où vient-il ?

Reling ne répond pas tout de suite, mais il déploie une carte géographique sur la table. S'agissant d'une représentation à grande échelle, je ne peux, tout d'abord, déterminer la partie du globe concernée. En regardant de plus près, je reconnais beaucoup de zones vertes et le bleu d'innombrables cours d'eau. La presque totalité de la carte est marquée par un champ rouge circulaire.

Il me faut quelques secondes pour m'orienter. À l'époque où s'est déroulée cette histoire, je suivais encore les cours de formation.

— Eh bien ? questionne le Vieux.

De la part d'un agent du D.A.S., il s'attend évidemment à la compréhension rapide d'une situation donnée.

— C'est le territoire de l'Amazonie, n'est-ce pas ? dis-je, un peu hésitant.

— Exact ! Je n'aurais jamais cru que, vingt et un ans plus tard, nous aurions à revenir dans ce pays. Vous rappelez-vous ce qui s'est passé, en 1981, dans ces contrées ?

Je hoche la tête et fouille dans mes souvenirs. N'y a-t-il pas eu, à l'époque, une catastrophique explosion nucléaire ?

— Je l'ai vécu, mon cher ! À cette époque, j'étais juste en train de mettre sur pied le Département Anti-espionnage Scientifique. Il y avait de grosses

difficultés financières.

« Au cours de l'année 1980 apparut, en Amérique latine, un homme de génie qui essaya de s'imposer comme dictateur au continent entier. Mais il avait oublié que le temps des dictateurs était révolu, ce qu'il ne constata qu'à la fin de son aventure. Quoiqu'il en soit, il réussit en un rien de temps à créer un mouvement subversif avec les subsides fournis par les États fédérés de la Grande Asie, l'E.F.G.A. Il s'agissait de noyauter l'Amérique latine en vue d'une attaque contre les U.S.A.

« Sur le territoire délimité sur cette carte fut créée une usine atomique clandestine, d'où sortaient toutes sortes de produits dangereux. Cela se passait à l'époque où, chez nous, commençaient les essais de la bombe au carbone.

Lorsqu'il évoque la bombe C, je comprends ! Avec méfiance, je contemple le tracé rouge qui délimite un territoire d'au moins vingt mille kilomètres carrés.

— En ce temps-là, vous ne faisiez pas encore partie du D.A.S. et moi, j'appartenais aux services secrets des États-Unis. Ma mission était de trouver l'emplacement de ladite usine atomique et accessoirement, en accord avec les gouvernements du Brésil et du Venezuela, de neutraliser le provocateur clandestin. Le problème était délicat puisque ce personnage disposait de milliards provenant de sources inconnues.

Aujourd'hui, nous savons que la confédération asiatique, alors en voie de constitution, était mêlée à ce jeu. De toute façon, nous avons pu localiser l'usine, mais c'est à ce moment-là que s'est produite la catastrophe.

En l'entendant, je me rappelle les événements qui, vingt et un ans plus tôt, ont failli démolir le monde et à la suite desquels fut signée la convention internationale concernant les essais nucléaires, qui, dorénavant, ne sont plus autorisés que dans le vide de l'espace.

Reling arbore une mine chagrine, en proie à de sombres souvenirs.

— Nous avons identifié le « cerveau » de l'affaire. Mais l'usine elle-même continuait d'exister. Au moment où le succès nous paraissait assuré, une bombe au carbone, prête à l'emploi, disparut d'un de nos arsenaux expérimentaux. Quelques officiers de l'armée de l'air avaient trempé dans un complot. Avec l'infamante bombe C à bord, ils s'envolèrent vers l'Amazonie.

Le doigt de Reling se pose fermement sur la carte d'état-major.

— Ils auraient réussi à s'y poser s'il n'y avait pas eu un pilote de chasse particulièrement zélé. Il découvrit le bombardier juste au-dessus du terrain d'atterrissage et n'hésita pas à lui décocher quelques missiles

air-air. Aujourd'hui encore on se demande comment, lors de cette attaque, la bombe a pu exploser. Toujours est-il qu'au sud-ouest du rio Negro et au nord de l'Amazone, s'est formé un soleil atomique. Ce fut l'explosion la plus terrifiante qui eût jamais eu lieu sur la Terre. La bombe éclata à une altitude de quinze kilomètres. Une vingtaine de points de peuplement, de petites plantations, furent victimes de la catastrophe. Un territoire de cent cinquante kilomètres de diamètre fut transformé en enfer. Le cours du rio Negro fut modifié. La bombe au carbone avait développé une puissance d'environ cinquante millions de tonnes de T.N.T. La radioactivité dans le pays était telle qu'il fallut évacuer d'urgence des vastes territoires même très éloignés de l'épicentre du désastre. Toutes les nations du globe participèrent aux secours et collaborèrent sans pouvoir empêcher que, quelques semaines plus tard, des pluies radioactives torrentielles ne s'abattent sur l'Europe. Aujourd'hui encore on en ressent les conséquences. Dans la mer des Caraïbes sévit un cyclone d'une fureur indescriptible. Ce fut la fin du mouvement subversif et – nous en étions persuadés – celle de l'usine atomique en question.

Reling pousse un soupir. De mon côté, je dois être blême. Dans mon esprit résonne l'écho de ses dernières paroles. Je reprends l'initiative :

— Que veut dire « nous en étions persuadés » ?

— Oui, dans notre pensée, elle était détruite. Si vous aviez vu le film ou, mieux encore, si vous aviez été à proximité, vous auriez eu la même certitude. Une certitude qui était encore la nôtre il y a trois semaines. Et puis nous avons reçu une information provenant de la police secrète de L'Union sud-américaine – et, avec elle, ce monstre !

Il désigne l'affreuse créature qui ne faiblit pas dans ses efforts pour se libérer.

— Nous savons que, sur un territoire d'environ 22 500 km², aujourd'hui encore la radioactivité est tellement forte qu'il faut les vêtements de protection les plus modernes pour y pénétrer. Au cours de ces vingt et un ans, on s'est, bien entendu, gardé d'entrer dans ce secteur, considérant que le centre devrait être plus fortement infesté que ses pourtours. Pendant les dernières trois semaines, les techniciens de nos satellites d'observation ont réalisé des prises de vues extrêmement précises. Leur interprétation a permis de constater l'existence d'une nouvelle végétation qui n'a rien de terrestre. S'il est vrai que la planète Vénus est constituée de jungles fumantes, elle doit avoir le même aspect que le nouveau paysage entre le rio Negro et l'Amazone. En même temps que cette espèce de chat, j'ai reçu des nouvelles d'où j'ai tiré mes conclusions. Vous voyez que ce n'est pas pour rien

que je suis venu vous trouver jusqu'au Canada : vous allez vous occuper de cette affaire...

Je regagne mon tabouret que j'avais quitté depuis un moment déjà. Le lieutenant du D.A.S. qui m'est connu sous le nom de Miller ou de TS-19 me jette un regard significatif. Pas de doute, une nouvelle mission m'attend.

— Vous sentez-vous en forme ? questionne le Vieux en m'observant.

Je souris sans répondre. Miller émet un ricanement fugitif avant de reprendre son poste de guet.

— Il paraît que l'homme qui passait pour le cerveau du mouvement subversif, et qui fut tué par un agent du F.B.I., a ressuscité en la personne de son neveu. Nous savons pertinemment qu'en Amérique du Sud on essaie par tous les moyens de miner l'Union fédérale et de reconstituer le puzzle d'États séparés. Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ?

J'incline la tête affirmativement. La création de l'Union fédérale sud-américaine a été une entreprise ardue et nous ne tenons guère à voir réapparaître à sa place un baril de poudre proche des États-Unis.

— Les Asiatiques étendent leur zone d'influence, capitaine ! Et en Amérique du Sud existent aujourd'hui encore des groupements que je n'hésite pas à qualifier de criminels. Si leurs meneurs sont assez

avisés pour interférer dans les élections fédérales de l'an prochain, il n'est pas exclu de les voir au pouvoir. Jusqu'ici, nous n'avons capturé que des sous-fifres. Personne ne sait qui tire vraiment les ficelles. Selon nos présomptions, il pourrait bien s'agir d'Emanuel Kastro, le roi de l'uranium et de l'énergie en Amérique latine. Il demeure à Caracas, au Venezuela. Avez-vous entendu parler de lui ?

Eh bien, oui ! Ce nom me dit quelque chose. En maugréant, je me creuse la cervelle. Le Vieux me donne un indice sans s'en douter :

— Un agent du D.A.S. devrait avoir une mémoire photographique, mon cher ! J'ai l'impression que votre cerf a par trop accaparé votre esprit.

Soulagé, je m'écrie :

— Le cerf ! Mais oui, le cerf ! Évidemment ! C'était le type qui l'a tué. Maintenant, il me souvient qu'un de ses compagnons l'a appelé « señor Kastro ». Quelle coïncidence ! S'agirait-il effectivement du nommé Emanuel Kastro ?

— Décrivez-le, vite ! me presse Reling.

Je fais de mon mieux pour relater mes impressions.

— D'accord, c'est bien lui ! m'interrompt-il. C'est vraiment un hasard extraordinaire. Nous soupçonnons Kastro d'avoir repris les travaux dans l'usine atomique que nous avons crue anéantie.

— Mais c'est de la folie ! (L'éclat m'a échappé.) Aucun être humain ne peut vivre dans ce pays !

— Ne soyez pas aussi catégorique. Nous n'avons jamais mis les pieds dans l'usine, nous l'avons simplement localisée. Il y a là-bas une chaîne montagnueuse au milieu de la forêt vierge. La construction est probablement souterraine. Nous, qui avons commencé à explorer l'espace interplanétaire, ne connaissons à peu près rien de l'immense Amazonie. Ce qui est certain, c'est qu'aux temps préhistoriques il y avait là-bas une mer. Il est permis de penser qu'elle a creusé des cavités souterraines que personne n'a encore découvertes. Nous aimerions bien savoir ce qui se passe là-bas, capitaine.

Je me sens mal à l'aise. Mon collègue Miller toussoie discrètement. Puis Reling se penche vers moi par-dessus la table et dit avec insistance :

— Capitaine, j'ai envoyé là-bas cinq de mes meilleurs agents. Deux d'entre eux sont revenus, mais il leur faudra une année entière pour se rétablir. Là-bas vivent des hommes, ou plutôt des descendants d'hommes. Trois de vos camarades ont été tués par ces créatures mutantes lorsqu'ils ont essayé d'approcher le lieu présumé du mystérieux complexe atomique. Je vous montrerai un film.

Je me tais en pensant à l'« Enfer vert », nom que l'on avait donné en son temps au bassin de

l'Amazone. Maintenant, c'est devenu un enfer tout court... et c'est là-bas précisément que je dois accomplir ma nouvelle mission !

Reling a pensé à tout, comme toujours. Je m'aperçois de ses préparatifs alors qu'ils sont déjà terminés. C'est un homme qui n'oublie jamais rien.

Devant mes yeux se déroule l'holofilm qu'a tourné un de mes collègues.

Je vois les végétaux les plus étranges qui aient jamais existé sur Terre. Je crois voir des images datant de la préhistoire de notre planète. Toute la végétation a muté. Nombre de plantes ont subi des modifications visibles. Toutes les formes de vie se sont transformées de façon irréaliste au cours de ces vingt et un ans. Je n'arrive pas à comprendre comment des arbres aussi gigantesques ont pu se développer en un si court laps de temps.

Tout semble animé d'une véritable fureur de vivre et de s'approcher du soleil. Quels effets l'intense rayonnement d'ondes gamma n'a-t-il pas produits ? Je vois un immense paysage où ne poussent que des végétaux rappelant la mousse. La contrée entière n'est qu'un cratère d'un diamètre d'au moins cinquante kilomètres. C'est le « point zéro » au-dessus duquel a explosé la bombe C.

Mais, à l'extérieur de ce cratère à la végétation à peine naissante, s'épanouit une vie luxuriante, verte

et colorée, de formes effrayantes défiant toute description.

Pendant que le film défile sur l'écran, le général remarque tranquillement :

— C'est dans ce paysage qu'est née notre charmante petite bête. Il est bien vrai qu'elle descend d'un chat domestique qui vivait vraisemblablement sur une plantation. Vous trouverez là-bas bien d'autres variétés d'animaux qui n'ont jamais existé auparavant. Il se peut qu'il y ait de véritables fauves parmi eux. Toutefois, il ne s'agit que d'animaux. Les descendants d'hommes dont les gènes ont été modifiés par les radiations gamma sont autrement redoutables, car ces mutants sont capables de raisonner.

— Quoi ! des mutants ? dis-je, incrédule.

— Les héritiers de la démence, Monsieur ! interjette TS-19, la voix rauque.

Quelques instants plus tard apparaît sur l'écran un être dont l'aspect me donne un frisson dans le dos. La monstrueuse créature doit avoir environ trois mètres de haut, ses formes sont vaguement humaines, mis à part ses jambes cylindriques et sa tête oviforme. À n'en pas douter, elle est douée d'intelligence. L'instant d'après, son image a disparu.

Reling explique :

— C'est le premier mutant que nos hommes aient

pu voir et filmer. D'autres formes de vie ont également été filmées, mais les deux survivants ont perdu les cassettes au cours de leur fuite éperdue. Nous ne disposons que de cet unique enregistrement. Les nouvelles de nos agents sont inquiétantes. Ils ont reçu de telles doses de radiations nocives que nous avons dû leur interdire la procréation. Ils n'ont plus le droit d'avoir des enfants. Leurs gènes sont gravement touchés.

(...)